

“VISITAÇÃO DOS
CAMPOS”:
UNE INITIATIVE DU
MUSEU NACIONAL
DE ETNOLOGIA

*Fabienne Wateau**

Quelles institutions nationales françaises tournées vers l’ethnologie, universités ou musées, organisent encore aujourd’hui des sorties sur le terrain destinées à promouvoir et compléter une exposition, ou encore à sensibiliser un public à la réalité physique, concrète et spécifique d’une région dans ses rapports à la terre, à l’économie locale et au travers de ses objets agricoles de production? Cette initiative pédagogique riche et stimulante, le Musée National d’Ethnologie de Lisbonne (MNE) vient de la prendre entre Mars et Juin de 1998, en proposant une série de six visites sur le terrain s’inscrivant dans le cadre et la continuité de l’exposition sur l’agriculture portugaise “O Voo do Arado”.

Sous le titre quelque peu pompeux et religieux de “Visitação dos Campos”, il s’est agit, néanmoins, de façon simple et conviviale, de se rendre en six lieux différents: la première visite nous a conduit à Alcobça; la seconde à Loures; la troisième à Idanha-a-Nova; la quatrième à Vila Franca de Xira; la cinquième à Seixal; et enfin la dernière à Montemor-o-Novo.

D’un point de vue scientifique, pour rendre compte de ces visites sur le terrain, plusieurs possibilités étaient envisageables: on aurait pu proposer un bilan récapitulatif des sites visités et un recensement exhaustif des objets observés, par journée (ce qui présente l’intérêt de dégager une à une les spécificités d’un espace en particulier mais a le désavantage d’isoler chacune de ces sorties de son contexte d’ensemble); on aurait pu préférer traiter des différents thèmes et thématiques abordés au cours de ces visites, suggérant ainsi une lecture transversale et synthétique de ces six journées, laquelle aurait permis de problématiser le projet initial et de mieux souligner l’articulation souhaitée entre des visites sur le terrain et une exposition au musée (mais cette entreprise revient, de fait et de droit, au musée lui-même); enfin, on aurait pu s’employer à présenter les atouts et les désavantages de

* Laboratoire d’Ethnologie et de Sociologie Comparative, Nanterre, Paris-X; Casa de Velázquez, Madrid.

ce type d'initiative, et proposer un bilan critique ayant pour finalité de mieux prévoir les prochaines visites à organiser sur le terrain. De mon point de vue, celui d'une ethnologue étrangère invitée à faire un rapport "objectif" sur cette initiative du musée d'ethnologie, l'option choisie pour rendre compte de ces journées n'est pas le bilan scientifique, pas plus que celle de la synthèse. Car, au moment d'écrire à propos de ces sorties, je me souviens surtout du plaisir et de l'intérêt que j'ai trouvé à y participer, un plaisir et un intérêt, il me semble, partagés de la plupart des personnes qui ont aussi "fait" (dans le sens opératoire du terme) ces journées. Mon bilan sera donc forcément subjectif et personnel, c'est un bilan des émotions et des temps forts partagés, le bilan d'une des participantes à ces virées, un bilan pour que soit retenue et reconduite cette bonne idée de sortie groupée sur le terrain.

Plusieurs points méritent d'être abordés: le premier est relatif à l'organisation même de ces journées; le second à leur contenu; et, enfin, le troisième aux différents interlocuteurs locaux, au Musée National d'Ethnologie et au public.

Toutes les visites ont été organisées à partir du Musée National d'Ethnologie, et avec les musées municipaux (Museu Municipal de Loures; Museu Municipal de Vila Franca de Xira; Ecomuseu Municipal do Seixal), les associations (Associação para a Defesa e Valorização do Património Cultural da Região de Alcobaça, ADEPA; Associação de Desenvolvimento Local de Montemor-o-Novo, MARCA), ou le centre culturel (Centro Cultural Raiano de Idanha-a-Nova) qui nous ont reçu sur place. Certaines sorties ont été pré-préparées par une visite sur le terrain par nos interlocuteurs locaux, d'autres non. Les déplacements se sont faits en bus, au départ du Musée. Dans le bus, on nous remettait un livret qui nous donnait le programme de la journée, avec les horaires et les différentes étapes prévues, le nom des sites visités, l'itinéraire visualisé sur une carte, et le menu (ah, les repas, j'y reviendrai). Plus qu'un programme, ce livret, qui comprend un texte d'une vingtaine de pages avec photographies, dessins et bibliographie, est une première présentation du site à visiter: il situe dans le temps et dans l'espace les types de production agricole, explique le fonctionnement et les caractéristiques des objets et des machines, et complète la lecture d'ensemble par des informations sur le paysage et autres curiosités locales liées de près ou de plus loin au travail de la terre (*azulejo, capela, ermida, quinta...*). Conçus pour être lus sur le trajet de l'aller en vue de favoriser une visite et une compréhension optimales, ou plus tard pour compléter l'information reçue ou se remémorer les faits et endroits visités, les livrets, de jolie présentation et de bonne facture, ne sont pas tous de qualité égale, à l'instar des sorties elles-mêmes. Pour autant, ils constituent une collection intelligente et sérieuse pour ces visites sur le terrain. C'était une bonne idée que de les

réaliser, car, *a priori*, ils n'étaient pas nécessaires mais ce sont révélés, *a posteriori*, indispensables ; ils sont le fruit d'une étroite collaboration entre le Musée National d'Ethnologie et les musées municipaux ou collectivités associatives locales. La page blanche en fin de livret invitait à la prise de notes ou au dessin. Le livret en main, il fallait encore animer tout un groupe. Sur mon carnet de route, j'ai écrit : "Pas facile de tirer un groupe de 50 personnes, mais tout se passe pour le mieux, c'est même incroyable. Bravo à l'équipe du musée qui encadre de façon souple et jamais de façon autoritaire". C'est un point sur lequel je voudrais m'arrêter un instant. En effet, peut-être ne fallait-il pas l'être, peut-être n'était-ce que "normal", mais j'avoue avoir été très agréablement surprise par la façon dont les gens ont été invités à se placer là, à emprunter tel chemin, à s'asseoir à table, à sortir de table (un exercice toujours plus difficile), à voir tel ou tel objet, machine ou paysage – mes souvenirs de visites groupées en bus n'étant pas fameux; un mal nécessaire, pensais-je. Certes, un peu de fatigue a pu être ressentie au cours du week-end passé à Idanha-a-Nova, car le rythme était soutenu, la journée longue, et les lits (puis l'eau chaude) un peu difficile à trouver. Mais n'avions-nous pas tous déjà oublié? C'est pourquoi, dans cette entreprise, une attention particulière doit revenir à Paulo Costa, à la fois rédacteur en chef du livret, organisateur des sorties, agent touristique, commissaire de bord, guide, photographe... d'une polyvalence appréciable et appréciée, toujours de bonne humeur ainsi qu'efficace et disponible (pour tenter d'allumer une chaudière à 06 heures du matin, par exemple, ou pour rattraper les égarés sur un parking). Il fallait quelqu'un pour s'occuper de la logistique et des passagers en sortie, il a été l'homme tout trouvé. Au travers de la personne de Paulo Costa, c'est aussi toute l'équipe du musée (de l'initiative du projet, au standard des informations, service comptabilité...) qui est à saluer.

Concernant le contenu de ces journées, il y a aussi beaucoup à dire. La première visite sur le terrain, à Alcobaça, m'est apparue comme la plus intéressante, car elle était thématique donc problématisée. Sans doute me touchait-elle également plus particulièrement, car la plus proche de mes centres d'intérêt. Articulée autour du thème de l'eau (de sa récupération à son stockage, sa gestion, son utilisation, sa destination, sa représentation...), cette visite thématique a en effet permis de bien cerner comment, au fil de l'histoire et dans un espace déterminé, une population s'intègre et s'adapte au milieu au moyen d'une ingéniosité technologique toujours plus sophistiquée. L'eau de pluie est récupérée au moyen de *eiras* ou canaux d'adduction apposées aux maisons, filtrée et stockée dans des *cisternas*, *tanques* et *lagoas*, et utilisée à des fins domestiques et économiques (pour la consommation humaine, pour le fonctionnement des *lagares*...); c'est cette eau récupérée qui permet la vie dans le lieu. Dans la forme, la visite thématique et synthétique

me semble la plus appropriée et la plus judicieuse pour des journées de visite sur le terrain; pour le contenu, tout est fonction des interlocuteurs en présence et de l'intérêt que les uns et les autres lui ont porté (les organisateurs, les interlocuteurs, le public; un thème peut aussi ne pas plaire). A Alcobaça, toutes les conditions étaient réunies. Mais ce n'est qu'un point de vue, car si, lors des autres visites, nous sommes passés d'un moulin à une exploitation vitivinicole, d'un pressoir à olive à une fête religieuse, ou de panneaux d'*azulejos* à une ferme biologique, le plaisir à visiter ces différents sites et objets n'a jamais été entaché. De surcroît, nous avons eu la chance de compter parmi nous le spécialiste de l'outillage agricole au Portugal, Benjamim Pereira, dont la présence et la participation active ont incontestablement enrichi ces visites. Par son charisme et son immense savoir, il a réussi à nous intéresser aux objets, à nous les décrire de façon à ce que l'on comprenne non seulement comment ils fonctionnaient, mais surtout à nous faire imaginer qui les actionnaient, et à restituer ainsi la place essentielle des acteurs. Ces personnes qui pensent, réalisent et utilisent les machines en fonction des caractéristiques de leur cadre géophysique et des types de production agricole qui y sont adaptés deviennent alors presque tangibles. A son propos, j'ai écrit sur mon carnet de route: "Les visites ont incontestablement été enrichies depuis que Benjamim y participe. Benjamim explique, rattrape les erreurs, va au fond des choses, articule histoire et technologie. Sa présence est fort précieuse; il est le spécialiste de la question; il est devenu indispensable pour la qualité scientifique de ces journées". Au cours de ces six visites, nous avons donc beaucoup appris sur les techniques et sur le rapport qu'entretiennent celles-ci avec l'agriculture locale.

On retiendra, par exemple, que dans la Serra dos Candeeiros (Alcobaça) où il n'y a pas d'eau, l'agriculture non irriguée (*de sequeiro*) s'impose comme une évidence, au côté de l'oliveraie et d'un élevage modeste d'ovins et de caprins ; techniquement, ce sont tous les moyens qui permettent de recueillir et de retenir l'eau qui mobilise la population et donc caractérise l'espace en question.

En revanche, les terres fertiles de Loures, parcourues de rigoles et de petits ruisseaux, sont destinées à une agriculture intensive irriguée (*de regadio*), laquelle repose sur la production de produits maraîchers distribuée sur les marchés lisboètes. Les systèmes variés d'arrosage en place (par traction animale, par éolienne, au tuyau d'arrosage...) attestent de l'ancestralité de la pratique et de l'activité.

A Idanha-a-Nova, les terres pauvres et sèches sont destinées aux cultures céréalières peu ou non irriguées, telles que celles du fourrage, du blé, de l'avoine et du seigle. Néanmoins (et contrairement à Alcobaça), il s'agit ici d'un espace physique qui permet une agriculture extensive et l'existence de machines agricoles de taille (tracteur, moissonneuse-

-batteuse...). En terme de technologie, la diversité et la richesse de ces outils et machines sont incontestables et superbement illustrées dans la salle d'exposition du Centro Cultural Raiano de Idanha-a-Nova. Sur le terrain, de très beaux pressoirs hydrauliques, mécaniques, ou de traction animale (*a sangue*), vestiges d'une production intensive d'huile d'olive sur le territoire, sont encore observables dans leur cadre d'origine.

A Vila Franca de Xira, le paysage est encore tout autre. Il est celui des terres marécageuses régulièrement fertilisées par les crues du Tejo, destinées à une culture céréalière irriguée (dont celle du riz) et à l'élevage du bétail. À l'instar de celle pratiquée à Idanha-a-Nova, l'agriculture est mécanisée – et les granges à grain majestueuses (comme celle du Celeiro da Patriarcal utilisée aujourd'hui pour les expositions du musée municipal) attestent de l'importance de cette activité depuis des temps reculés. Quant au bétail, sur lequel repose une grande part de l'économie locale (des équidés, bovins, caprins, ovins et porcins), il faisait autrefois l'objet d'une bénédiction annuelle; aujourd'hui, à la fête *do Senhor da Boa Morte*, c'est à une bénédiction des champs que l'on procède (soit à une “technique” que l'on pourrait qualifier, ici, de “superstructurelle”).

A Seixal, la baie qui subit les flux et reflux du fleuve devient un espace propice à l'utilisation de cette force motrice naturelle. Les moulins de marée y sont nombreux, datant pour certains du début du XVI^e siècle (Moinho de Corroios), et transformant les grains des grandes fermes seigneuriales et religieuses installées sur les sols riches des bords du Tejo. Ces fermes comprenaient également de vastes oliveraies, lesquelles ne sont plus visibles aujourd'hui qu'au travers des vestiges de la technique, celle des pressoirs à olive.

A Montemor-o-Novo, enfin, où les terres à céréales ont été abandonnées au profit des pâturages destinés à nourrir un bétail composite de vaches, brebis (leur représentation sous forme d'ex-voto dans les chapelles est significative) et aujourd'hui d'autruches, l'importance de cette agriculture céréalière disparue transparaît encore sur les *azulejos* de la place du marché, est attestée au travers des moulins en série le long du Rio Almansor, ou encore rappelée par l'existence des grandes fermes alentejanas, dont certaines d'entre elles ont été réorientées vers une agriculture biologique. Technique et milieu, un binôme-clé pour la compréhension des pratiques agricoles.

Certes, pour parler du contenu de ces journées, il faudrait aussi recenser et récapituler tout ce qui a été vu et observé. On pourrait alors parler des moulins à eau, à vent, et de marée (1. *Moinho de Penha Garcia, Idanha-a-Nova*; *Moinhos do Porto das Lãs e Ananil, Montemor-o-Novo*; *Azenha do Rio Alcôa, Alcobaça*; 2. *Moinhos de Apelação, Loures*; 3. *Moinho de Corroios*,

Seixal); des pressoirs à olive (*Lagares de Proença-a-Velha e de Idanha-a-Velha, Idanha-a-Nova; Lagar dos Frades, Alcobaça; Lagares de Fogueteiro e da Quinta do Pinhalzinho, Seixal*); des aires de battage ou de récupération d'eau (*Eiras de cereais e de Poço de Carascal e Casal do Rei, Alcobaça*); des citernes, réservoirs, puits et petits lacs (*Cisternas de Casais de Santa Teresa, Alcobaça; Poço Suão de Chiqueda, Poço do Povo de Covões, Poço Laranja de Ataija de Baixo, Alcobaça; Lagoa de Vale de Ventos e do Arrimal, Alcobaça*); des fours à chaux, à briques, à poterie (*fornos de cal, Montemor-o-Novo; telheiro, Montemor-o-Novo*); des azulejos (*Estação de caminhos-de-ferro e mercado municipal, Vila Franca de Xira; mercado municipal, Montemor-o-Novo; Santo Antão do Tojal, Loures*); des granges à grain (*Celeiro da Patriarcal, Vila Franca de Xira*); des fermes anciennes (*Quinta Cisterciense de Vale de Ventos, Alcobaça; Quinta Municipal de Subserra, Vila Franca de Xira; Quinta da Torre do Carvalhal, Montemor-o-Novo*) ou plus modernes de culture biologique (*Monte do Estanque, Montemor-o-Novo*); des exploitations vitivinicoles (*Adega de Bucelas, Loures*); des palais ou maisons seigneuriales (*Palácio dos Arcebispos, Loures; Quinta Municipal de Subserra, Vila Franca de Xira*); des églises, chapelles ou couvents (*Santo Antão do Tojal, Loures; Capela de S. Luís da Mogueira, e Anta/Capela de N. Senhora do Livramento, Montemor-o-Novo; Ermida de N. Senhora de Alcamé e Ermida do Senhor da Boa Morte, Vila Franca de Xira; Ermida da Senhora da Visitação, e Ermida de S. Pedro da Ribeira, Montemor-o-Novo; Convento de Monfurado e Convento de S. Francisco, Montemor-o-Novo; Conventual de San Benito a Alcântara, Idanha-a-Nova*); et des fêtes religieuses (*festa da Senhora do Almortão, Idanha-a-Nova; festa do Senhor da Boa Morte, Vila Franca de Xira*). Dans l'ensemble, néanmoins, les livrets présentent déjà assez bien ces différents lieux.

Pour ma part, je préfère rappeler quelques bons moments passés ensemble, lesquels donnent à ces journées le relief sensible que le groupe, la situation ou le lieu ont également favorisé. Une dimension empirique à mettre en parallèle et en correspondance avec celle théorique et scientifique recherchée pour ces journées, car la première a également contribué à enrichir la seconde. Ces moments choisis sont forcément subjectifs, ils sont ceux qui ont fait appel à nos sens et à nos émotions (aux miens en particulier); il s'agit de ces souvenirs qui associent odeurs et beauté du paysage, plaisir et fatigue, enthousiasme et intensité. A Loures, nous n'avons pas eu beaucoup de chance, car il pleuvait, mais l'odeur de la terre qui se dégageait du Parque Municipal do Cabeço de Montachique, après le déjeuner, valait bien une ballade en parapluie et cirés. Quant aux réservoirs cisterciens de la Quinta de Vale de Ventos, leur taille et situation étaient impressionnantes; grimpés sur les murs de soutènement de ces deux grands bassins, la vue plongeante que nous en avions restituait l'importance et l'investissement de cet ordre religieux dans la région. Et que dire de notre incursion en Espagne qui nous a conduit à découvrir, dans la même vallée, deux chefs-d'œuvre

de technologie et d'époques différentes qui se répondent l'un à l'autre par leur démesure: le premier, immense et majestueux, a déjà 2000 ans d'histoire, il s'agit du pont romain de Alcántara; le second, massif et imposant, est fruit de notre siècle, il s'agit du barrage hydroélectrique de Alcántara. A Alcántara, toujours, une porte subrepticement poussée par notre directeur du Musée d'Ethnologie nous a conduit à une visite surprise et guidée du Conventual de San Benito, duquel complices, nous sommes tous ressortis “*de acuerdo*” et ravis. Un moment de rires en catimini. Puis, nous avons vu les innombrables et riches *ex-votos* de l'Ermida de Nossa Senhora da Visitação, à Montemor-o-Novo, qui en a laissé plus d'un pantois, voire ému. Mais l'émotion était plus forte encore dans cette petite chapelle de S. Luís da Mogueira quand, réfugié dans son enceinte à cause de la pluie, le groupe a spontanément commencé à entonner des chants. On pourrait également parler, au sortir du somptueux repas pris au Rosmaninhal à Idanha-a-Nova, de la guitare promptement sortie pour Joaquim Pais de Brito invité à accompagner les fados improvisés de nos hôtes ; ou encore des vers contés du poète herborophile José Salgueiro, un de nos guides à Montemor-o-Novo, après ce *cozido* géant pris en commun et partagé sur l'immense table de repas dressée pour nous dans le Convento de S. Francisco. Ah, les repas disais-je plus haut, que de grands moments également partagés. Dès le premier, pris à Alcobaça, tout le monde a bien compris que ces visites sur le terrain étaient aussi des sessions gastronomiques. Ah, la *sopa misturada* et les *doces* de Alcobaça, la *sopa de matança*, le *seventre de porco* et l'*ensopado de borrego* à Idanha-a-Nova, et le délicieux *cozido na panela de barro* à Montemor-o-Novo. Nous nous sommes régalés, nous avons été reçus comme des dieux. Réaction de groupe: l'indication du menu sur le livret est chaque fois devenue plus attractive, au point où chacun vérifiait bien que l'on nous avait tout servi, au point où personne ne refusait le “petit plat en plus”: la *canja de galinha* non mentionnée, le *borrego assado* en plus, la *salada de fruta* ou les *papas de milho* surprises. Dans le programme, l'arrêt en ville pour l'achat de produits régionaux fut toujours vivement revendiqué. Attention aux débordements de groupe, néanmoins, car les rognons mitonnés pour la maisonnée ont sauvagement été assaillis par les visiteurs du *Moinho do Porto das Lãs* à Montemor-o-Novo. Les pauses dans les champs ou au sommet des monts participent également de ces bons moments collectifs partagés. Par les chemins du territoire de Idanha-a-Nova, dans les champs de romarin en fleurs qui exhalaient leur bonne odeur et répandaient leur couleur, la petite pause a permis à chacun d'apprécier la beauté du paysage et de revenir avec son bouquet souvenir. De la Anta/Capela de N. Senhora do Livramento, la vue sur les champs irrigués et le lac de Montemor-o-Novo était superbe. Tout comme celle de la vallée de schiste, encaissée, où les moulins de Penha Garcia, aujourd'hui pour la plupart abandonnés, se succèdent d'affilée.

Personne n'oubliera non plus la majesté du site de Monsanto, où depuis son sommet, sous le soleil et sous le vent, il fut si bon s'arrêter un moment pour contempler la plaine qui s'étend là à perte de vue. Enfin, la petite promenade en bateau, lors de la visite à Seixal, était de celles qui aident à mieux comprendre la physionomie d'un paysage : au gré des flots, dans le silence ou sous le seul bruit des clapotis de l'eau ou de la voile qui choque au vent, c'est l'image du temps et d'une activité fluviale qui nous a été joliment contée.

On ne peut que féliciter l'initiative de ces sorties sur le terrain, à visée scientifique et pédagogique, destinées à toujours mieux ouvrir le champ de la culture à un public large, qu'il s'agisse de celui des étudiants en anthropologie se formant à la discipline ou des chercheurs déjà passionnés, qu'à celui des personnes non spécialistes mais non moins intéressées, elles aussi passionnées par la découverte d'un pays et de son patrimoine culturel. Cette belle initiative revient au directeur du Museu Nacional de Etnologia, à Joaquim Pais de Brito, qui soucieux de faire de l'ethnologie une discipline ouverte et accessible, a insufflé de son énergie à ce projet. Sa présence à quelques-unes des sorties a notamment contribué à apporter une dimension plus muséographique et scientifique, et a ouvert une réflexion générale sur la façon dont de tels espaces peuvent être protégés. Dans son mot de la fin à Montemor-o-Novo, il rappelait le rôle du MNE vis-à-vis des *autarquias*: relier les gens entre eux, en rapprochant le national des régions afin de promouvoir une réflexion sur la nature des liens à entretenir entre le local et le global. Tant il est vrai que ce qui unit se renforce de ce qui est spécifique à chacun. Ce souhait et cette intention ont, me semble-t-il, très bien été entendus par les régions. Ainsi j'ai écrit : "on ressent la très grande attente des *autarquias*, *concelhos*, *câmaras* et associations vis-à-vis du projet de coopération avec le musée... les gens chez qui l'on se rend ont l'air content, semblent même parfois flattés que l'on s'intéresse à leur patrimoine et que l'on se soit déplacé pour cela... nos hôtes nous gâtent, en mettant les petits plats dans les grands, en répondant à toutes nos questions, en nous offrant informations, publications, ou encore cartes postales... les discours sont toujours trop longs (je déteste les discours) mais montrent bien comment les différentes parties en jeu ont souci de s'entendre".

Il convient aussi ici, en effet, de parler de ceux qui ont organisé la visite sur leur territoire. Personnellement, j'ai été étonnée et agréablement surprise de constater que des équipes jeunes et motivées assumaient pleinement leur rôle de sensibilisation et de défense du patrimoine. Sur le terrain, nos interlocuteurs étaient compétents, volontaires et soucieux d'expliquer et de clarifier les choses et les faits, assumés dans leur rôle d'organiseurs, qu'ils en soient ici remerciés. Remarquons également qu'un

groupe de Salamanque, de l’Espagne voisine, s’est joint à nous lors de la première journée passée à Idanha-a-Nova, dans l’intention d’établir un rapprochement et une collaboration luso-espagnole autour de la recherche ethnologique dans les prochaines années à venir.

Ce qui manquait à la plupart de ces journées, il me semble, c’est une problématique plus affirmée, une articulation plus claire avec le projet initial. En effet, on aurait pu s’attendre à ce que le propos de ces journées de visite sur le terrain soit explicité dès la première journée, qu’il soit rappelé ensuite, et qu’une synthèse globale de ces sorties soit avancée – une synthèse de la journée ou des journées passées pouvait aisément faire l’objet d’une petite introduction dans le bus; elle aurait permis d’articuler toutes les visites entre elles et de les resituer, une à une et ensemble, dans le cadre et le contexte dans lesquels elles avaient été émises. Proposée “*no âmbito da Exposição O Voo do Arado*”, nous ne sommes pourtant ni parti de ni revenu à cette exposition; l’exposition n’a jamais été visitée collectivement par le groupe – on peut alors se demander à qui ces visites étaient destinées. Sans doute peut-on trouver là quelques éléments d’explication quant à la composition du groupe des participants. De la première à la dernière sortie, au côté des anthropologues et des étudiants en ethnologie (seulement majoritaires à la première sortie), le public était surtout constitué de fonctionnaires en activité ou retraités, de médecins, d’employés de diverses administrations..., soit d’amis et d’habitues aux activités diverses du musée. Un noyau dur de fidèles aux visites et aux questions posées sur le terrain s’est ainsi vite constitué (une petite quinzaine de personnes, non anthropologue, a participé trois fois au moins ou plus à ces sorties); ce public, pour la plupart, avait déjà visité l’exposition. Les étudiants en anthropologie, en revanche, à qui ces journées étaient pourtant destinées à l’origine, n’ont guère répondu présents à l’appel. Doit-on imputer ce désistement à un problème d’information, à une question de prix des sorties, d’ambiance générale, d’intérêt pour le terrain, à un manque de synthèse lors de la première visite...? La question mérite d’être posée. En ce sens, je regrette enfin une dernière chose: à la façon d’un de mes compatriotes gaulois fort connus, j’aurais aimé que cette belle histoire se termine par un grand banquet (ou du tout moins par un goûter) où chacun aurait pu raconter ce qu’il avait vu, appris et aimé lors de ces merveilleuses journées. On aurait alors pu échanger photographies et impressions, critiques et bons moments partagés. Ce banquet aurait eu lieu au Musée, autour de l’exposition “*O Voo do Arado*” à partir de laquelle tout a commencé et où tout aurait du se terminer. Le public aurait pu alors, également, faire son propre bilan critique.

Dans l’ensemble, pourtant, le bilan de ces sorties est très positif. Certes, la richesse et la qualité des unes et des autres variaient en fonction du thème, du charisme et du savoir de nos interlocuteurs, de l’énergie

déployée par eux et par le groupe, et de l'impression de déjà vu ou non (il est difficile, en effet, de prévenir les répétitions quand il s'agit de technologie agricole: les moulins et pressoirs à olive ont été nombreux, heureusement que Benjamim Pereira a su retirer la spécificité de chacune de ces machines et nous aider à les distinguer). Mais, il s'est bien agité d'anthropologie, et le bon contact que nous avons toujours eu avec les gens sur le terrain ne peut qu'inviter à réitérer ce genre d'initiative, car il soulignait également leur propre intérêt à présenter leur région et activités. La valorisation de la recherche sur le terrain n'est plus à faire, la dimension empirique est essentielle, la perception des faits et des objets sur le terrain incontournable pour toute bonne recherche. Même s'il n'était pas vraiment question de "faire du terrain" (un groupe de 50 personnes ne fait pas du terrain), il a été question d'observer des sites et des situations, des machines dans leur cadre d'origine, des paysages aux caractéristiques différentes et à l'exploitation agricole distincte, de rencontrer les acteurs de l'activité rurale, soit d'avoir une perception du terrain. Et c'est là que se trouve toute la force de cette "Visitação dos Campos", car comme le disait un des participants du groupe, "o museu saiu do museu". Le rapport et le lien qu'entretiennent l'ethnologie et la muséographie ont ainsi été soulignés et renforcés, donc valorisés par le parti pris, me semble-t-il le plus intéressant de la démarche retenue, à savoir celui qui contribue à asseoir, aux yeux du public le plus large, le principal apport de l'ethnologie : l'idée que la compréhension des cultures passe par la confrontation des objets, des situations et des individus eux-mêmes, et que cette approche est de celle qui ouvre sur l'entendement et donc l'acceptation des différences.